

WITTMANN, Jean-Michel, « Gide, un “anti-Maurras” ? », in O. Dard, M. Leymarie et N. McWilliam, *Le Maurrassisme et la culture*, Actes du colloque de Paris – Institut de Sciences politiques (mars 2009), Lille, Presses universitaires du Septentrion, 2010, p. 99-109.

Deux écrits de Maurras constituent symboliquement les bornes de son dialogue – fort discontinu – avec André Gide. Dans *L'Observateur français* du 26 mai 1891, Maurras fait une critique élogieuse des *Cahiers d'André Walter*, le premier livre de Gide, quitte à reconnaître dans André Walter, sans s'offusquer, « une variété, peut-être la plus curieuse, du type décadent »¹. Un demi-siècle plus tard, en 1946, le Maurras qui signe une plaquette intitulée *Réponse à André Gide* est un maître à penser déchu qui s'évertue sans succès à raviver les feux de ses anciennes querelles² avec un adversaire promu pour sa part au rang de contemporain capital. Quant à Gide, en juin 1947, il adresse une fin de non-recevoir à Léon Roudiez – qui entreprend une thèse sur Maurras –, en se contentant de renvoyer son interlocuteur aux articles publiés dans le cadre de ce qu'on a appelé « la querelle du peuplier », en 1903.

En réalité, Maurras a exercé sur Gide une influence ambivalente et relativement durable, de la querelle de 1903 jusqu'à la publication des *Faux-Monnayeurs*, en 1925, véritable inventaire des idées politiques, sociales et littéraires de la Belle Époque. Comme écrivain et comme chef de la *N.R.F.*, Gide a été souvent contraint de définir sa position idéologique, mais aussi littéraire, face à Maurras et à l'Action française, dans le contexte d'une réaction générale contre la décadence³, propre à mettre en question la définition même de l'écrivain et de la littérature.

Le premier temps fort de ce dialogue culmine avec « La Querelle du peuplier », titre d'un article de Maurras de septembre 1903 visant Gide, repris par ce dernier – avec en sous-titre : « Réponse à M. Maurras »⁴ – dans une réponse publiée en novembre 1903. L'origine de cet affrontement remonte néanmoins à novembre 1902. Gide donne une contribution à *L'Occident*, la revue d'Adrien Mithouard, qui publie une série de textes inspirés par un « pays », sous le titre *La Terre occidentale*. Alors que la série s'inscrit « dans la perspective d'un rassemblement de civilisation devant le péril [de la décadence] »⁵, Gide, dans son article, « La Normandie et le Bas Languedoc »⁶, célèbre la fécondité des mélanges culturels. Il fait ainsi écho à l'apostrophe qui ouvrait l'article polémique publié après la parution des *Déracinés*⁷ et inaugure du même coup la stratégie de détournement et de récupération du discours nationaliste qui sera la sienne dans les débats ultérieurs sur le classicisme.

En janvier 1903, dans un article intitulé « Les deux Patries ou l'élection de sépulture »⁸, Maurras répond en accusant Gide de « donner à ses lecteurs une idée approximative de ce qu'il éprouvait de la double influence ». C'est vraisemblablement cet article au ton condescendant qui

¹ Cet article publié dans *L'Observateur français* du 26 mai 1891 figure dans l'édition des *Cahiers d'André Walter* procurée par Claude Martin, Gallimard, coll. Poésie, 1986, p. 294-296.

² Le titre complet est *Réponse à André Gide. Lettres à Monsieur le Directeur de La Gazette de Lausanne*. Cette plaquette avait été rédigée en septembre 1946, pour paraître dans *La Gazette de Lausanne*, qui n'avait pas souhaité la reproduire dans ses colonnes ; elle sera finalement publiée en 1948 par les Éditions de la seule France.

³ Voir Pierre Citti, *Contre la décadence. Histoire de l'imagination française dans le roman (1890-1914)*, Paris, P.U.F., coll. Histoires, 1987.

⁴ L'article de Maurras a été publié dans *La Gazette de France* du 11 septembre 1903 ; la réponse de Gide a paru dans *L'Ermitage* de novembre 1903. Elle figure dans André Gide, *Essais critiques*, Gallimard, coll. Bibliothèque de la Pléiade, 1999, p. 121-126 ; ce volume sera désormais abrégé *EC* dans les notes ; pour un complément d'information sur les textes évoqués, nous renvoyons aux notices de Pierre Masson, l'éditeur de ce volume.

⁵ Pierre Citti, *op. cit.*, p. 255-256.

⁶ Voir *Souvenirs et Voyages*, Gallimard, coll. Bibliothèque de la Pléiade, 2001, p. 3-6.

⁷ Voir « À propos des *Déracinés* de Maurice Barrès », *EC*, p. 4 : « Né à Paris d'un père uzétien et d'une mère normande, où voulez-vous, monsieur Barrès, que je m'enracine ? »

⁸ Article publié le 11 janvier 1903 dans *La Gazette de France* ; une édition électronique de cet article et du suivant, « La Querelle du peuplier », réalisée par l'Association des Amis de la Maison du Chemin de Paradis et par Maurras.net est disponible en ligne sur ce site.

conduit ce dernier à ajouter une note à la réédition de son article « À propos des *Déracinés* », dans le volume *Prétextes*⁹. Par le détour des *Scènes et Doctrines du nationalisme* de Barrès, où ce dernier avait évoqué la position de Maurras face à la thèse qu'il défendait dans ses *Déracinés*, Gide lui cherche alors querelle en discutant du bien-fondé de la transplantation qui donne sa force aux arbres. S'ensuivent les deux articles intitulés « La Querelle du peuplier », où Maurras et Gide s'affrontent tour à tour à grand renfort de références à la botanique... Débat oiseux ? Gide prend délibérément au pied de la lettre la métaphore utilisée par Barrès pour contester ses idées, au point d'alimenter, de son propre aveu, « une absurde querelle de mots »¹⁰ ; c'est aussi l'avis de Maurras, qui écrira à Barrès avoir eu tort de débattre à propos d'une métaphore¹¹. Cette première polémique contient pourtant les clefs des affrontements à venir entre les deux hommes.

Que le sujet de cette querelle ait été fourni par un tiers mérite d'être souligné. Dans le débat entre les deux hommes, Barrès ne sera jamais loin, comme s'il représentait pour Gide le véritable adversaire, comme si Maurras, également, devait toujours représenter un groupe, sinon un parti, par delà sa personne : Gide n'avait-il pas noté, à propos des *Déracinés*, « ces gens-là me suppriment »¹², en utilisant le pluriel ? Cet affrontement est donc biaisé, ce qui se marque aussi par la façon dont Maurras désigne Gide dans « La Querelle du peuplier », qui renvoie implicitement à l'article de ce dernier, « À propos des *Déracinés* », tout en illustrant sa « théorie des quatre États » : « Puisque M. Gide cherche où se "raciner", je m'en vais le lui dire avec précision. Plus que de Normandie, de Languedoc ou de Paris, il est de la région, du Pays, de l'État protestant ; il est de Nation protestante »¹³.

Ce que Maurras reproche à Gide, plus généralement ? D'incarner un type bien défini dans l'imaginaire de l'époque, celui du décadent, parce qu'il serait l'« un des ces précieux qui deviennent malades dès qu'il leur faut renoncer aux mélancolies qu'ils ont élaborés à la sueur de leur front », dont l'esprit fonctionnerait à rebours de « l'intelligence saine »¹⁴. Présenté comme l'un des ces corps étrangers qui menacent l'intégrité de l'organisme national, Gide incarne pour Maurras la maladie, la perversion, le défaut de virilité, la mélancolie propre au romantique, en opposition avec la santé, la clarté, explicitement associées au classicisme par l'École romane.

Cette querelle renvoie donc à la question de la décadence, enjeu sous-jacent des affrontements ultérieurs entre les deux hommes. Dans ses articles sur « Nationalisme et littérature », quelques années plus tard, Gide n'aura de cesse de répondre à cette accusation de décadence et de la renverser, en se présentant comme l'incarnation du classicisme et de la santé. Quant à l'attaque de Maurras, elle témoigne exemplairement d'une volonté de se construire une position de maîtrise, en fixant une image normative de l'homme de lettres et en choisissant pour cible un écrivain suffisamment représentatif pour incarner efficacement l'Adversaire.

Devenu l'animateur de la *Nouvelle Revue Française*, Gide s'est pourtant nettement rapproché, sur le plan idéologique, de Maurras et de l'Action française¹⁵. Son Journal et sa correspondance témoignent de cette évolution, même si Gide a toujours soin de nuancer sa position, au risque même de paraître inconséquent. Une lettre à Henri Ghéon, en mai 1909, pourrait résumer cette attitude ambiguë. Gide se soucie de montrer « possible la position de celui qui condamne un mouvement (celui de l'Action française) en tant que perturbateur de l'ordre, mais l'approuve de grand cœur en théorie » ; mais il précise aussitôt : « je ne voudrais pas qu'un malentendu se formât et que d'avoir été, d'être encore "dreyfusard", c'est-à-dire de considérer comme une abominable erreur politique le fait de

⁹ Voir pour le détail des événements la mise au point de Pierre Masson dans « L'Arbre jusqu'aux racines, ou la Querelle du peuplier », *Bulletin des Amis d'André Gide* n° 145, janvier 2005, p. 23-28.

¹⁰ « La Querelle du peuplier. Réponse à M. Maurras », *EC*, p. 126.

¹¹ Voir la lettre envoyée par Maurras à Barrès, courant novembre, citée par Pierre Masson, article cité, p. 27.

¹² Voir Gide à Eugène Rouart du 27 novembre 1897, *Correspondance*, t. I (1893-1901), Presses Universitaires de Lyon, 2006, p. 425 : « Je continue à lire *Les Déracinés*. Ces gens-là me suppriment ; je n'ai de raison d'être qu'en leur étant hostile. »

¹³ « La Querelle du peuplier », article cité ; Maurras fait ici allusion à la phrase qui ouvrait l'article de Gide « À propos des *Déracinés* » : voir *supra*, note 6.

¹⁴ *Ibid.*

¹⁵ Voir la synthèse d'Alain Goulet sur cette évolution qui conduit Gide « de l'individualisme anarchique vers l'Action française », dans *Fiction et vie sociale dans l'œuvre d'André Gide*, Paris, Minard, coll. Bibliothèque des lettres modernes, 1986, p. 148-69.

recoudre une plaie sans l'avoir nettoyée – m'attachât pour la vie à un parti dont je n'épouse presque aucun des "principes" »¹⁶. Ce rapprochement n'est pas seulement d'ordre intellectuel : en janvier 1910 il assiste un meeting de l'Action française présidé par Henri Vaugois et Maurice Pujo, à l'issue duquel il a vraisemblablement versé une souscription pour la ligue¹⁷. Quelques semaines auparavant, il n'en confiait pas moins dans son Journal ne pas lire souvent *L'Action française* « par crainte de redevenir républicain »¹⁸.

Ce rapprochement idéologique s'inscrit dans un climat de restauration des valeurs morales. La toute jeune *Nouvelle Revue Française* participe de cette volonté diffuse, mais générale, de réagir contre la décadence. Auguste Anglès a bien souligné la portée du titre choisi pour cette revue, les multiples « indices d'une forme de patriotisme, en dépit des critiques dirigées contre la littérature nationaliste "d'appellation contrôlée" », la position ambiguë des animateurs qui sont peu ou prou d'anciens dreyfusards désillusionnés, leur volonté de rejeter le scepticisme et le dilettantisme et de participer « au mouvement de restauration des valeurs de conviction », tout en cultivant un principe d'indépendance intellectuelle¹⁹. Ce n'est donc pas sans fondement que dans son essai, *Maurras et notre temps*, Henri Massis jugera plus tard, à propos de la *N.R.F.*, que « des divergences esthétiques se manifestaient parfois, mais elle n'atteignaient pas le fond des choses », et à propos de Gide, que, « plus sensible qu'on ne l'imagine au climat de l'époque, il s'accordait à cette réaction »²⁰. Le protestantisme de Gide et son homosexualité compliquent naturellement sa position, mais le fait est là, propre à souligner combien Maurras et l'Action française, parfaitement en phase avec le mouvement général des idées, exercent une attraction – intellectuelle et idéologique – à laquelle il est difficile de résister.

C'est dans ce contexte que se développe la fameuse querelle du classicisme, dans laquelle Gide joue un rôle majeur, en publiant dans la *N.R.F.*, en juin, octobre et novembre 1909, les trois articles intitulés « Nationalisme et littérature »²¹. En dépit de la proximité idéologique évoquée à l'instant, Gide s'oppose à ce qu'Auguste Anglès a justement présenté comme un « nationalisme littéraire isolationniste et épurateur »²². Dans son premier et dans son troisième article, il reprend notamment l'idée d'un bénéfice de l'hybridation, du déracinement, de la transplantation. En utilisant ces termes, il inscrit le débat dans le prolongement de son ancienne querelle de 1897 avec Barrès, puis de 1903 avec Maurras. Il réussit à promouvoir l'individualisme, dont il pouvait passer pour un promoteur, en présentant comme modèles les œuvres « où se manifeste le plus spécialement le génie d'une race à travers le génie d'un individu »²³.

Il s'agit bel et bien d'un coup de force. Paul Bourget n'avait-il pas désigné l'individualisme comme le principe même de la décadence, dans une étude célèbre²⁴ ? Gide s'installe donc dans le camp de l'adversaire : il subvertit ses valeurs et les détourne à son profit, grâce à une stratégie rhétorique fondée sur trois figures, « le renversement », « le détournement », « la requalification »²⁵. D'une certaine façon, il fait coup double, puisqu'il réussit à s'opposer spectaculairement aux nationalistes, sans aller à l'encontre, bien au contraire, de la réaction contre la décadence qui motive ses adversaires dans ce débat sur le classicisme. Au demeurant, la proximité idéologique des uns et des suggère qu'il s'agit moins d'un conflit de valeurs que d'un conflit d'autorité dans le champ littéraire.

Sur ce plan même, celui de la littérature et de la définition du métier d'écrivain, Gide n'en occupe pas moins une position qu'on pourrait qualifier de *défensive*. Dans les deux décennies 1890-1910, l'idée s'est progressivement imposée dans le monde littéraire que la raison d'être de la littérature réside dans l'exercice d'une responsabilité morale et sociale vis-à-vis des lecteurs. À la suite de Pierre

¹⁶ Gide à Henri Ghéon, [15 mai 1909], *Correspondance (1897-1944)*, Gallimard, 1976, p. 721-22.

¹⁷ Voir Alain Goulet, *Fiction et vie sociale...*, *op. cit.*, p. 160.

¹⁸ *Journal sans dates* (décembre 1909), *EC*, p. 200.

¹⁹ Voir Auguste Anglès, *André Gide et le premier groupe de la NRF*, t. I : *La Formation du groupe et les années d'apprentissage (1890-1910)*, Gallimard, coll. « Bibliothèque des idées », 1978, p. 184-206 [reprendre].

²⁰ Henri Massis, *Maurras et notre temps*, t. I, p. 127-128 [compléter].

²¹ Voir *EC*, p. 176-180, 192-195, 195-199.

²² Voir Auguste Anglès, *op. cit.*, p. 184.

²³ « Nationalisme et littérature » (premier article), *EC*, p. 177.

²⁴ Voir Paul Bourget, *Essais de psychologie contemporaine* [1883]. « Baudelaire » (« III. Théorie de la décadence ») [1881], rééd. Gallimard, coll. Tel n° 233, 1993, p. 14. [compléter].

²⁵ Nous renvoyons ici à l'analyse de Michel Murat dans « Gide ou "le meilleur représentant du classicisme" », *Revue d'Histoire Littéraire de la France*, 2007 n° 2, p. 313-330.

Citti²⁶, on sera porté à considérer cette évolution comme la forme propre, dans le champ littéraire, de la réaction contre la décadence. *Le Disciple* de Bourget, dès 1889, lance le mouvement, dans lequel s'est précisément engouffré Barrès en écrivant *Les Déracinés*, roman à thèse et premier volume du *Roman de l'énergie nationale*. Quant à Gide, durant cette période, il n'a jamais cessé de développer des stratégies d'écriture qui manifestent sa réticence à l'égard de cette conception de la littérature, tout en s'interrogeant sur la possibilité de concilier exigence artistique et responsabilité sociale ou simplement morale. En 1910, cette question du rapport entre littérature et politique est l'un des points qui l'empêchent de se rallier complètement au maurassisme. Il a beau se dire convaincu « que l'attitude des littérateurs de l'école de Gautier, ou même de Flaubert, à l'égard de la politique n'est plus de mise »²⁷, cela ne l'empêche pas de dénoncer la collusion entre littérature et politique. À l'occasion d'un chahut organisé par de jeunes nationalistes à l'Odéon, il note par exemple : « Sans doute la politique nous presse aujourd'hui d'une manière très urgente ; mais la politique se développe sur un plan, la littérature sur un autre », tout en se déclarant rassuré d'entendre Maurras déclarer : « nos jeunes amis ont soigneusement évité de mêler la politique à leur ardente manifestation racinienne de l'Odéon »²⁸. Beaucoup plus nettement que sur la question du classicisme, Gide continue donc de s'opposer à Maurras comme à Barrès sur la définition de la littérature. Partant, sa position littéraire reste fragile, puisque elle ne coïncide pas exactement avec la conception alors dominante du métier littéraire.

La séquence suivante, dans une certaine mesure, n'est que l'aboutissement de la précédente. Durant la Grande Guerre, Gide se rapproche encore de Maurras, dans le contexte particulier de l'union sacrée. En juillet 1914, il déclare lire « avec le contentement le plus vif la lettre de Barrès invitant au ralliement ». Il se réjouit alors de « voir, devant cette menace affreuse, les intérêts particuliers s'effacer, et les dissensions, les discordes. »²⁹ Chez Gide comme chez d'autres, le patriotisme se conjugue avec une volonté diffuse de réagir contre le déclin national. En septembre 1916, il évoque par exemple « la lente décomposition de la France », ou encore « l'abominable déchéance où reculait peu à peu notre pays »³⁰, à laquelle la guerre lui semble pouvoir remédier. Avec de telles dispositions, il se réjouit logiquement que les lettres du lieutenant Dupouey, mort au champ d'honneur, lui donnent enfin « enfin l'occasion d'écrire à Maurras »³¹. Le 2 novembre 1916, il écrit à ce dernier : « le temps est venu peut-être de se connaître et de se compter, vivants ou morts »³², en lui envoyant par la même occasion un mandat destiné à payer son abonnement à *L'Action française*. Maurras lui répond chaleureusement, le 5, jour où la lettre de Gide est publiée dans *L'Action française*.

Durant la guerre, dans son journal ou sa correspondance, Gide ne cesse de saluer l'excellence des articles de Maurras et plus généralement de *L'Action française*³³. La divergence sur la question du lien entre politique et littérature n'a pas disparu, mais elle est mise en sourdine. Gide déclare ainsi lire « chaque jour » *L'Action française* « avec une approbation presque constante », mais il tient à souligner son désaccord sur les « choses de l'esprit » : « il m'est à peu près intolérable d'accepter qu'elles soient soumises à la raison d'État, comme le reste »³⁴. Par delà le patriotisme, il y a bien adhésion idéologique, Gide pouvant célébrer, à l'usage de Lucien Maury inquiet de la « vague de socialisme qu'il sent monter », « l'organisation de résistance que travaille à former l'Action française », qu'il présente non comme le meilleur, mais comme le seul rempart possible contre ce danger³⁵.

²⁶ Voir *Contre la décadence...*, *op. cit.*

²⁷ Gide à Henri Ghéon, [15 mai 1909], *Correspondance (1897-1944)*, *op. cit.*, p. 721-722.

²⁸ Voir *Journal sans dates* (décembre 1910), *EC*, p. 258-260.

²⁹ Voir *Journal*, t. I : 1887-1925, 29 juillet 1914, Gallimard, coll. Bibliothèque de la Pléiade, 1996, p. 819.

³⁰ *Journal*, t. I, [septembre 1916], *op. cit.*, p. 954.

³¹ *Journal*, t. I, 20 octobre 1916, *op. cit.*, p. 969.

³² *Écrits de Paris*, janvier 1983, p. 65 ; la réponse de Maurras est reproduite p. 66. [compléter référence]

³³ Voir notamment *Journal I*, 7 janvier 1917, *op. cit.*, p. 1017 (« les articles de Maurras, chaque jour, sont excellents ») ; Gide à Henri Ghéon [6 février 1917], *Correspondance (1897-1944)*, *op. cit.*, p. 921-22 (« je suis Maurras avec un intérêt soutenu ») ; ou encore une lettre de Gide à Maurras publiée de façon anonyme dans *L'Action française* du 21 décembre 1917 (« *L'Action française* est, somme toute, le seul journal en France qui se soit bien tenu pendant la guerre. »), reproduite dans le *Bulletin des Amis d'André Gide* de juillet 1982, p. 34. [reprendre référence].

³⁴ Gide à Jean Schlumberger, 12 février [1917], *Correspondance (1901-1950)*, Gallimard, 1950, p. 614-615.

³⁵ Voir *Journal*, t. I, 3 mars 1918, *op. cit.*, p. 1060.

Dans les deux années qui suivent la guerre, la position de Gide et de la *N.R.F.* à l'égard de Maurras et de l'Action française évolue rapidement. Il ne s'agit peut-être pas tant pour Gide et sa revue de prendre ses distances idéologiquement, que d'ébranler le magistère exercé par Maurras jusque dans le monde littéraire, consolidé à la faveur de la Grande Guerre. La *N.R.F.* de Jacques Rivière va alors redéfinir le rôle de l'écrivain en abandonnant la position « défensive » évoquée plus haut. Son article à valeur de programme, publié en tête du numéro de juin 1919, prend acte de la guerre pour mieux tourner la page. En réaction à « l'élargissement du champ culturel du discours classique », Rivière y prône le retour à une forme de pureté de l'art, mais ce « désengagement [...] comporte un rapport fondamental à l'actualité, au réel et même à l'avenir »³⁶, comme l'a bien noté Suzanne Guerlac : Rivière évoque en effet « une Force qui dépasse infiniment nos forces [et qui] nous tient rivés à l'actualité »³⁷, se rapprochant de ce que Bergson a nommé « l'attention à la vie ».

Même si les réactions sont partagées à la *N.R.F.*, Gide adhère à la position de Rivière, quitte à manifester son sens de la nuance. Il est vrai que ces idées ne contredisent pas, loin s'en faut, les vues développées notamment dans le troisième article sur « Nationalisme et littérature ». Gide y avait vanté l'exploration et la conquête, par la littérature, des « terres basses », ces « terres inespérément fécondes [qui] sont les dernières exploitées », concluant son article par une invitation à ne retenir « du passé que l'encouragement au futur »³⁸.

Avec le recul, il apparaît surtout que ce retour à la pureté de l'art, cette autonomie à nouveau revendiquée de la littérature vis-à-vis de la politique, rejoignent ce qu'on peut appeler la courbe de l'imagination française telle qu'elle s'exprime dans le roman au tournant du siècle. La force de cette position, c'est de réussir à rompre le lien entre littérature et responsabilité morale ou sociale, tout en inscrivant la littérature dans l'histoire. L'écrivain est promu explorateur de l'avenir, des forces vitales ; comme tel, il peut désormais pleinement contribuer à la réaction contre la décadence.

Pierre Citti a bien montré comment les romanciers français sont passés tour à tour d'un « système imaginaire dominé par les valeurs de la décadence » (c'est le triomphe du symbolisme dans les années 1880) à « un second, enté sur le raidissement des responsabilités » (dont un point nodal est constitué par l'Affaire) et « enfin à la conquête par l'imagination de la multiple nouveauté du XX^e siècle selon une ordonnance française »³⁹. De ce point de vue, Maurras continue alors à incarner l'ère de responsabilité ; Gide et la *N.R.F.* de Rivière, eux, participent d'un nouvel état d'esprit qu'ils contribuent à forger. Dans une lettre à Maurice Denis, en novembre 1919, Gide peut ainsi expliquer combien l'Action française a été utile durant la guerre : « dans le grand désordre où nous étions alors, elle a su former des esprits, construire, grouper »⁴⁰ ; mais c'est pour mieux signifier que son heure est passée. Le contexte différent appelle désormais une attitude différente, comme il le développe longuement dans un « Billet à Angèle » publié en avril 1921⁴¹. Désormais, il reprend la main. Il s'agit bien toujours de construire l'avenir, de regrouper, mais c'est l'écrivain – on dirait presque : l'artiste – qui peut et doit désormais assumer cette tâche. Quant aux réflexions de Gide sur le classicisme, elles vont dans le même sens. En janvier 1921, dans un ultime article sur cette question, Gide affirme que « le véritable classicisme n'est pas tant conservateur que créateur »⁴². Il enfonce le clou dans un « Billet à Angèle » de mars 1921, où il place la valeur du classicisme dans sa capacité d'intégration⁴³. À ce point venu, il a définitivement remporté la bataille du classicisme et de la littérature nationale. Lui que Maurras pouvait présenter en 1903 comme un romantique, un écrivain atteint par la maladie

³⁶ Voir Suzanne Guerlac, « La Politique de l'esprit et les usages du classicisme à l'époque moderne », *Revue d'Histoire Littéraire de la France*, 2007 n° 2, p. 401-412.

³⁷ Jacques Rivière, « La *N.R.F.* » [1919], repris dans *Études (1909-1924). L'œuvre de Jacques Rivière à la Nouvelle Revue Française*, Gallimard, 1999, p. 36.

³⁸ Voir « Nationalisme et littérature » (3^{ème} article), *EC*, p. 195-199.

³⁹ Pierre Citti, *Contre la décadence...*, *op. cit.*, p. 352 (il s'agit de sa conclusion, son ouvrage s'attachant précisément à analyser ce mouvement).

⁴⁰ Voir Gide à Maurice Denis, 8 novembre 1919, *Correspondance 1892-1945*, Gallimard, 2006, p. 340-342.

⁴¹ « Billets à Angèle » [avril 1921], *EC*, p. 285-288.

⁴² « Réponse à l'enquête sur le romantisme et le classicisme » [*La Renaissance politique, littéraire et artistique* du 8 janvier 1921, puis *N.R.F.* de mars 1921], *EC*, p. 279-280.

⁴³ « Billets à Angèle » [mars 1921], *EC*, p. 280-285 ; Gide y définit « le seul classicisme légitime aujourd'hui » et le raccorde à la modernité et à l'attention à la vie, en citant un article publié peu de temps auparavant dans le *Times* : ce classicisme est « celui dans l'ordre duquel "tous les éléments qui fermentent dans le monde moderne [...] s'organisent selon leur vraies relations réciproques" ».

de la décadence, peut désormais se présenter crânement comme « le meilleur représentant du classicisme »⁴⁴. L'enjeu, c'est donc bien la reconquête sinon d'un pré carré, du moins d'un domaine de compétence propre aux écrivains, mais aussi l'affirmation d'un rayonnement, d'une influence, qu'Henri Massis qualifiera bientôt de démoniaque. À ce moment, Gide attaque d'ailleurs les idées de l'Action française comme contraires au christianisme, suivant un argumentaire qu'il reprendra à différentes reprises⁴⁵.

Avec la publication des *Faux-Monnayeurs*, en 1925, le temps est déjà venu pour Gide de faire l'inventaire du maurassisme. Les références à Maurras et à l'Action française dans ce roman soulignent l'importance de leur rayonnement dans la période précédente, mais elles les rejettent du même coup dans un passé révolu. L'histoire de Bernard, qui se découvre bâtard et quitte sa famille, animé par le souci de manifester sa singularité, mais finit par découvrir la nécessité de s'inscrire dans une famille ou du moins dans un ensemble, permet à Gide de faire coup double. D'une part, il raconte son propre cheminement idéologique : comme lui, Bernard assiste à un grand meeting de l'Action française, mais il prend ensuite ses distances. D'autre part, son roman pose une question politique d'intérêt plus général. L'histoire de Bernard permet en effet à Gide de s'interroger sur l'équilibre à trouver entre l'affirmation de l'individualité et l'intégration dans une collectivité. Partant, il pose la question politique majeure de sa génération, celle de la décadence, telle qu'elle était formulée par Bourget dans son texte majeur sur Baudelaire⁴⁶. Pour Bourget, la décadence, c'est la prééminence de l'individu sur l'intérêt collectif, autant dire le triomphe de l'individualisme. Or l'intérêt du roman de Gide, c'est d'insister sur la nécessité pour l'individu de s'intégrer harmonieusement dans la collectivité – ce qui rejoint la position de Bourget, de Maurras et de Barrès, tous trois évoqués dans le roman –, sans renoncer toutefois à cultiver et à affirmer sa singularité, par delà les normes imposées par le groupe. Mieux encore, ce problème est posé à partir de personnages distingués, comme Gide lui-même, par leur confession protestante et/ou leur homosexualité. Sa position peut donc être interprétée comme un plaidoyer *pro domo*. Elle n'en a pas moins une portée plus générale, puisque dans la lignée des conclusions du débat sur le classicisme, elle suggère la nécessité d'intégrer les corps étrangers, non de les éliminer. Autrement dit, *Les Faux-Monnayeurs* achèvent le processus qui a conduit Gide à récupérer et finalement à dépasser les positions d'un Maurras ou d'un Barrès.

Par delà cette réponse idéologique aux nationalistes, le roman vaut aussi par la réponse littéraire qu'il apporte au débat sur le rapport entre politique et littérature. *Les Faux-Monnayeurs* sont conçus comme un roman politique qui n'impose pourtant pas de conclusions et s'oppose du même coup au modèle du roman à thèse, vilipendé par Édouard, le personnage du romancier. Sur ce plan aussi, ce livre marque le terme du débat avec Maurras, en indiquant de quelle façon un romancier peut traiter de la politique dans son œuvre. Ironique, il doit laisser les conclusions ouvertes et ne pas réfracter les idées d'une époque sans établir une forme de distance dans sa représentation. Le rôle de l'écrivain, comme le dit Gide dans son *Journal des Faux-Monnayeurs*, est d'« inquiéter »⁴⁷ : autant dire que le romancier doit être un éclairer, capable d'alerter ses contemporains sur les questions capitales. Voilà du même coup renvoyée dans les oubliettes de l'histoire la posture de l'écrivain responsable et du romancier pédagogue, esquissée jadis par Bourget dans la préface du *Disciple* et incarnée au moment de l'Affaire par l'auteur des *Déracinés*.

Après *Les Faux-Monnayeurs*, Maurras cesse donc d'être un adversaire pour Gide, même si tous deux ont encore plus de vingt ans à vivre. Leur relation épouse donc assez exactement la courbe du rayonnement idéologique de Maurras, qui grandit dans la décennie précédant la Grande Guerre, culmine durant celle-ci et se trouve battue en brèche dans la décennie suivante. Quant à son influence dans le champ littéraire, l'amalgame opéré volontairement entre Maurras, Bourget et Barrès dans *Les Faux-Monnayeurs*, est en soi révélateur. Ce n'est pas pour rien qu'Henri Massis a désigné Gide comme « l'anti-Barrès »⁴⁸, non comme l'anti-Maurras. De la « querelle du peuplier » jusqu'aux *Faux-Monnayeurs* en passant par les réflexions sur le classicisme, tout se passe comme si, aux yeux de Gide,

⁴⁴ « Billets à Angèle » [mars 1921], article cité, p. 281.

⁴⁵ Voir par exemple la lettre citée de Gide à Maurice Denis, du 8 novembre 1919.

⁴⁶ Voir *supra* et note 000.

⁴⁷ Voir *Journal des Faux-Monnayeurs*, Gallimard, coll. L'Imaginaire, p. 96 : « Inquiéter, tel est mon rôle. »

⁴⁸ Voir « L'Anti-Barrès », article publié dans *La Revue Universelle*, juin-juillet 1932.

Maurras était soluble dans Barrès. Non qu'il les assimile purement et simplement, bien au contraire : il se trouve seulement que le véritable adversaire de Gide, c'est Barrès. Et pour cause : si l'influence de Maurras a forcé un écrivain comme Gide à réagir pour défendre sa propre conception du métier littéraire, cet affrontement, de son point de vue, n'était pas celui de deux pairs. Ne note-t-il pas, en 1943, que pour apprécier les « mornes poèmes de Maurras », il faut être « atteint d'un certain daltonisme littéraire. » ?⁴⁹ On ne saurait mieux dire que la littérature est une affaire de spécialistes, dont Maurras ne faisait pas partie aux yeux de l'artiste que Gide prétendait rester.

⁴⁹ *Journal*, t. II : 1926-1950, 6 avril 1943, Gallimard, coll. Bibliothèque de la Pléiade, 1997, p. 936.